

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 8

Artikel: Impressions du front austro-hongrois [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339944>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions du front austro-hongrois.

VII

A L'ARMÉE DE TRANSYLVANIE.

L'invasion roumaine. — Les Carpathes boisées.

Au mois de janvier 1917, l'armée de Transylvanie, formée de la I^{re} et de la VII^e armée, s'étendait sur un front de 300 kilomètres, de la vallée de l'Oïtos en Roumanie, au passage des Tartares sur la frontière de Bukovine. Elle était alors sous le commandement de *l'archiduc Joseph* que nous avons appris à connaître, en 1915, sur l'Isonzo, à la tête du 7^e corps.

Pour des raisons faciles à comprendre, je m'abstiendrai d'entrer dans le détail de la composition de cette armée. Elle était formée d'éléments très divers, groupés en hâte, en automne 1916, lors de la reprise d'offensive contre les Roumains.

Lorsqu'à la fin d'août 1916, l'armée roumaine pénétra en Transylvanie, il n'y avait sur cette frontière que deux divisions hongroises, la 39^e et la 61^e et quelques bataillons de landsturm.

Ces troupes se retirèrent en combattant, après avoir détruit les ponts et les voies ferrées, jusqu'à la ligne Segesvar-Vallée du Maros-Szas-Regen, pour donner le temps aux renforts d'arriver. Les Roumains n'avançaient qu'avec une extrême circonspection. A la fin de septembre, les Austro-Allemands purent prononcer leur offensive. La bataille de Hermannstadt força les Roumains à repasser le Rotenturm, poursuivis par Falkenhayn qui pénétra à leur suite en Valachie.

En même temps, plus au nord, l'armée du général von Arz, précédée d'un corps de cavalerie, refoulait en quelques semaines

les Roumains jusqu'à la ligne de l'Alt-supérieur, qui fut atteinte le 10 octobre. La 1^{re} division de cavalerie se porta jusqu'au col de Gyimes, à la frontière roumaine. Elle s'y retrancha en attendant l'arrivée du gros. Au milieu d'octobre, l'adversaire était rejeté en Moldavie, sur toute la ligne.

C'est alors que les Russes firent quelques tardifs efforts pour soulager leurs Alliés, en poussant de vigoureuses offensives en Bukovine et dans les Carpathes boisées. Les divisions roumaines qui combattaient dans la partie nord de la Moldavie furent relevées par les Russes, au début de novembre. Six divisions ainsi rendues disponibles, purent être transportées vers le sud. Mais l'armée roumaine était déjà trop éprouvée pour pouvoir agir offensivement.

A la fin de novembre, Falkenhayn prononçait son mouvement sur Craïova, et Bucarest tombait sans coup férir, le 6 décembre. La retraite roumaine s'accroissait, cédant à la pression continue de Mackensen au sud, et de l'archiduc Joseph, à l'ouest. L'armée de Transylvanie suit à peu près la frontière de Moldavie, son aile droite fait front au nord-est et cherche à atteindre le Trotus, un affluent du Sereth. Elle se soudait, en janvier dernier, au groupe d'armée von Gerok qui, lui-même, s'appuyait à l'aile gauche de Falkenhayn. La situation est restée sensiblement la même sur ce front, malgré les changements survenus dans le haut commandement.

Plus au nord, en Bukovine, dans la région de Kirlibaba, Dorna-Watra, les Russes multipliaient leurs attaques en plein hiver, dans une contrée montagneuse extrêmement rude, pauvre en lieux habités et en voies de communication, où chaque succès tactique reste sans lendemain et cause à l'assaillant des pertes hors de proportion avec les résultats obtenus.

Les commandants d'armée, les généraux *von Kövess* et *von Arz* sont parmi les chefs les plus en vue de l'armée austro-hongroise. Tous deux sont de nationalité hongroise.

Le colonel-général von Kövess a commandé l'armée qui fit en 1915 la deuxième campagne de Serbie. De taille moyenne, très large d'épaules, le teint coloré, les lèvres complètement rasées, le regard d'acier, il possède ce charme et cette urba-

nité qui facilitent au plus haut degré les rapports avec les Magyars.

Le général d'infanterie von Arz qui a remplacé Conrad von Hötzenndorf comme chef d'état-major de l'armée, est un petit homme, d'une vivacité extraordinaire. Sa conversation est captivante, un feu roulant d'esprit ; on reste confondu devant tant d'érudition, de profondeur de vues, alliées à une si grande simplicité et à une si fine bonhomie et à un extérieur si modeste.

Arthur Arz von Straussenburg est né en 1857 à Hermannstadt, en Transylvanie. Il a fait toute sa carrière dans l'infanterie, en passant par l'état-major général. Au moment de la déclaration de guerre, il était chef de section au ministère. Il prit immédiatement le commandement de la 15^e division et en septembre 1914 celui du 6^e corps, comme Feld-maréchal-lieutenant.

Ce corps est demeuré célèbre ; toute l'armée connaît le « corps Arz » qui s'est illustré dans une série d'actions brillantes. Ce fut d'abord à la bataille de Limanova que von Arz, placé à l'aile droite de la 4^e armée, eut une influence décisive, grâce à la promptitude de son coup d'œil. Limanova peut être comparée à la bataille de la Marne, ce fut le premier acte de la délivrance du territoire, un tournant dans l'histoire de la campagne austro-russe. Puis, dès le mois de mai 1915, jusqu'à la prise de Brest-Litowsk, il participa à la rapide et victorieuse offensive contre les Russes en Pologne.

Quand les Roumains envahirent la Transylvanie, l'empereur lui confia la 1^{re} armée constituée au moyen de prélèvements sur d'autres fronts et de troupes de dépôts. Une fois l'ennemi ramené chez lui, il échangea, au printemps 1917, son commandement contre la charge de chef d'état-major général.

Les points les plus importants du secteur des Carpathes boisées sont, du nord au sud : le passage des Tartares ou Jablonica qui conduit de la vallée de la Theiss dans celle du Pruth, le massif du Capul au nord de Kirlibaba, le point d'appui du Mesticanesti près de Valeputna, et les hauteurs de la rive gauche de la Bistriz qui dominant Dorna-Watra.

Trois voies ferrées seulement, traversent cette chaîne de

montagnes : celle de Maramaros-Zsiget à Kolomea par le passage des Tartares, celle du col de Gyimes qui conduit de la vallée du Csik dans celle du Trotus, et celle de Dorna-Watra à Kimpolung qui fait communiquer la vallée de la Bistriz avec celle de la Moldava. Un tronçon parallèle à la frontière court entre Kronstadt et la vallée du Maros. Toutes les autres lignes sont secondaires et finissent en cul de sac.

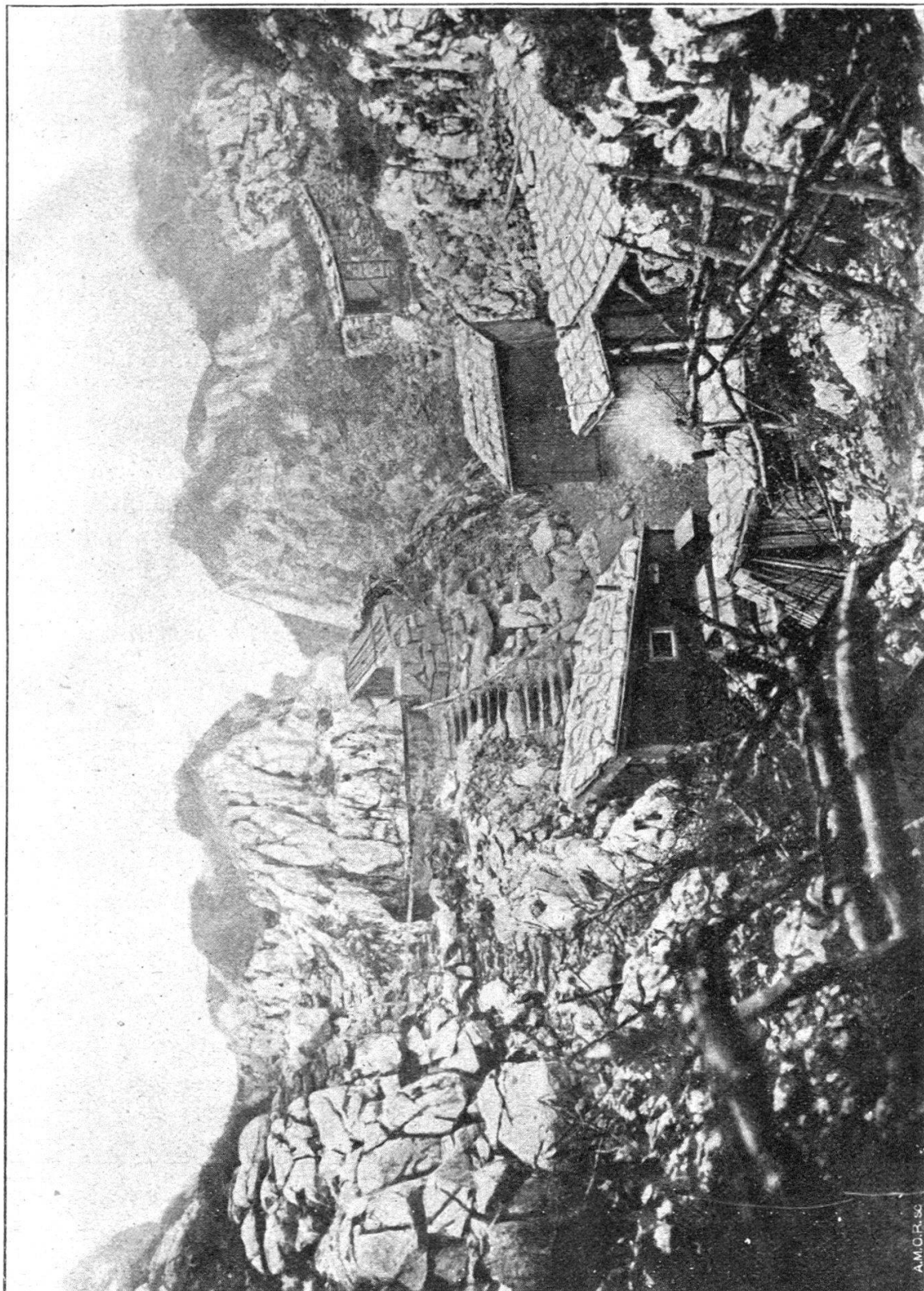
En dehors des vallées principales, il n'existe pas de routes carrossables. De mauvais sentiers suivent le cours des torrents. Les forêts sont impénétrables, on ne peut s'y frayer un chemin qu'à coups de hache.

Les Carpathes boisées ressemblent à certaines chaînes des Préalpes ; le massif du Napf, par exemple, en donne une idée assez exacte, avec cette différence qu'aucune chaîne plus élevée ne domine la houle infinie des croupes arrondies, toutes pareilles, tachetées de forêts noires. Peu de grandes vallées, pas de coupures profondes, mais un réseau serré de vallons sinueux. Les plus hauts sommets ne dépassent pas 2200 m.

La force de résistance qu'offre la montagne elle-même aux projectiles de gros calibre est une des constatations les plus rassurantes que peut faire un Suisse sur ces fronts. Le rocher brave les plus violents bombardements. Les réserves trouvent dans le terrain une protection absolue. L'artillerie de la défense peut agir presque sans être inquiétée et avec des pertes minimales. J'ai vu dans les Carpathes des positions exposées pendant des semaines aux rafales méthodiques de la grosse artillerie, sans que les meurtrissures de la montagne soient apparentes. Les pays de montagne sont de formidables forteresses. La montagne est plus forte que le canon.

GUERRE DE POSITION.

Densité des fronts. — En décembre 1916 et janvier 1917, j'ai parcouru la plus grande partie du front de l'armée de Transylvanie. Ce qui m'a frappé à première vue, c'est *l'étendue des fronts et leur peu de densité* ; une compagnie défend un secteur où, avant la guerre, on eut estimé un régiment tout juste suffisant. La proportion d'un fusil par mètre courant n'est jamais atteinte. Le I^{er} corps d'armée occupait, en janvier 1917,



Baraques d'une réserve de secteur, sur le Carso, dans une « Doline ».

A.M.C.P. 52

un front de 25 km. avec 16 000 fusils ; le XI^e corps, 50 km. avec 20 000 fusils ; le VI^e corps, 60 km. avec 22 000 fusils ; le 39^e corps de réserve allemand, 35 km. dans l'offensive.

Beaucoup de compagnies défendaient un front d'un km. J'ai vu un bataillon d'un régiment de la 12^e division tenir un secteur de 4 km., une de ses compagnies (100 fusils) occupait 1600 mètres en première ligne, et résistait à des attaques renouvelées de semaine en semaine. Le nombre des mitrailleuses était alors augmenté, jusqu'à quatre par secteur de compagnie.

Réserves. — A cette faible densité des fronts, correspondait un manque presque complet d'échelonnement en profondeur. Pas de réserve générale, mais seulement des réserves de secteur. (Une à deux sections par compagnie et, si possible une compagnie par bataillon.) Ce système est indiqué en montagne, vu l'extrême lenteur des mouvements. Les déplacements le long du front exigent un temps considérable, les réserves éloignées arrivent toujours trop tard.

Les réserves se tiennent dans la deuxième ligne, éventuellement dans la troisième ligne de tranchées, attendant l'ordre ou l'occasion d'agir. Pendant le bombardement qui précède l'assaut ennemi, les troupes de première ligne se réfugient dans leurs abris, sous six mètres de terre au minimum, et ne réoccupent la tranchée qu'au moment où l'attaque de l'infanterie se déclanche.

Comme les Russes n'attaquent généralement que dans un secteur restreint, pour s'emparer d'un saillant, d'un point d'appui, les réserves des unités voisines se portent derrière le secteur attaqué, prêtes à intervenir.

Si l'attaque ennemie réussit, la deuxième ligne sert de position de repli et de point de départ pour la contre-attaque. Les troupes des secteurs voisins tiennent la partie enlevée par l'ennemi sous des feux de flanc (mitrailleuses).

En cas d'abandon, sur un front étendu, des deux ou trois lignes formant la *première position* (Stellung), on se retire sur une position stratégique de repli, préparée d'avance. Cette deuxième position a été mise en état par des hommes des services complémentaires (Arbeiter Kompagnien) aidés de troupes du génie. L'artillerie des secteurs voisins collabore toujours à

la défense des secteurs attaqués. Des canons de montagne isolés ou par deux rendent de grands services comme pièces de flanquement.

Avant-postes. — La distance qui sépare les deux adversaires est parfois de deux km. Il en résulte un système complet d'avant-postes formant une sorte de ligne avancée. Au delà de cette ligne, les patrouilles ont le champ libre.

Il y a devant chaque secteur de compagnie un certain nombre de *postes de sous-officiers* (Feldwachen) à environ 300 mètres en avant, reliés par téléphone avec le commandant de compagnie. Ces postes envoient des petites patrouilles à courte distance en avant. Dans un terrain très coupé, on trouve jusqu'à quatre postes par compagnie ; intervalles de 50 à 300 mètres. De nuit, communication continue de poste à poste par patrouilles.

Rondes de nuit le long des obstacles.

Postes d'écoute (Horchposten), de jour devant les obstacles ; de nuit derrière ; ne sont pas abrités, mais simplement masqués.

Dans la tranchée, un guetteur par section.

PROCÉDÉS D'ATTAQUE DES RUSSES.

Les attaques russes sont généralement précédées d'un épais rideau de patrouilles qui cherchent à déloger les avant-postes.

Vers la fin de l'après-midi commence la préparation par l'artillerie. Elle a pour premier but les obstacles d'approche ; mais, en janvier dernier, les Russes paraissaient ménager leurs munitions, car ils ne parvenaient pas toujours à détruire les obstacles d'une façon suffisante. Ils cherchaient aussi à y pratiquer des brèches avec des lance-mines.

Puis, vient la concentration du feu sur la tranchée de première ligne. Les Russes emploient un procédé que les Autrichiens appellent *Punktschiessen*, c'est-à-dire un tir régulier et très précis dirigé pendant plusieurs jours sur les mêmes points, très exactement repérés ; par exemple, sur les emplacements de mitrailleuses, pièces de flanquement, lance-mines, abris-couverts. L'effet moral est plus considérable que celui d'un « Trommelfeuer ». Ce bombardement dure toute une nuit et le lendemain jusque vers midi.

Pendant ce temps, l'infanterie s'approche jusqu'à 500-300 mètres du point à enlever, et s'y enterre pendant la nuit.

Au moment où l'attaque de l'infanterie se déclanche, l'artillerie russe allonge son tir et prend sous son feu les réserves, les secteurs voisins et les positions d'artillerie de la défense. Les canons de campagne continuent à arroser les tranchées de première ligne, jusqu'à ce que les vagues d'assaut atteignent les obstacles et s'emparent du fossé.

A partir de ce moment, ces batteries cherchent à arrêter les contre-attaques tentées par les réserves de la défense, pour permettre à l'infanterie qui a pénétré dans le première ligne de s'y installer fortement.

Les Russes s'avancent en lignes de tirailleurs successives, à 150-300 mètres de distance l'une de l'autre. La première vague est pourvue de cisailles et de grenades à main, sans fusils; elle est généralement fauchée. Les autres portent souvent des mitrailleuses avec elles; suivant l'état de démoralisation du défenseur et ses pertes, il peut arriver que la 6^e ou 8^e vague pénètre dans la tranchée.

Même si l'attaque se produit sur un front de plusieurs kilomètres, elle est forcément morcelée et canalisée par le terrain de montagne, et n'atteint que les parties avancées de la défense. Aussi, l'assaillant ne peut-il éviter d'être pris sous des feux de flanc.

Si l'attaque est repoussée, la préparation par l'artillerie recommence et l'assaut est tenté une seconde fois, le lendemain.

Les attaques d'infanterie ont lieu de jour, à cause des difficultés du terrain. De nuit, les vagues perdent toute cohésion dans la montagne.

Les *feux de barrage* exécutés pendant l'attaque entraînent les mouvements des réserves. En temps ordinaire, quand les routes en arrière du front sont couvertes de convois, ils gênent le ravitaillement. J'ai assisté à deux reprises, à des tirs de barrage qui atteignaient les colonnes de voitures jusqu'à une distance de 6 km. derrière les lignes. Pas de panique, ni de désordre. Les conducteurs, pour la plupart des civils, sautaient à la tête des chevaux et les conduisaient tranquillement, par la

bride, en dehors de la route. (Près de Dorna Watra, et vallée de l'Uz.)

SYSTÈME DE FORTIFICATION EN MONTAGNE.

En montagne, le tracé d'une ligne de défense doit épouser les formes multiples du terrain, en atténuer les points faibles, renforcer les points naturellement forts. Il y a tant d'angles morts, de flanquements, de coupures formant obstacle, qu'il en résulte un système de lignes brisées et étagées, de saillants successifs. Le front peut être continu par endroits, tandis que, sur certains points, un ouvrage fermé et isolé suffit.

L'infanterie a appris à se passer du génie. Elle fait, elle-même, quantité de travaux qui, auparavant, semblaient être réservés à des spécialistes. La construction des tranchées est une excellente école ; on voit des passerelles, des baraquements, des routes et des points d'appui construits sans l'aide d'aucun sapeur.

Cependant, il a fallu créer, dans chaque régiment d'infanterie une « technische Kompagnie » recrutée parmi les fantassins mais instruite pratiquement aux travaux techniques. Elle possède, surtout, un matériel spécial. L'entretien des routes, derrière le front, est laissé aux services complémentaires (Arbeiter Kompagnien), et aux prisonniers de guerre.

Comme nous l'avons vu, une *position* (Stellung) se compose généralement de deux à trois *lignes*, construites de 100 à 300 mètres les unes des autres, et de points d'appui.

Ces différentes lignes se construisent simultanément ; les réserves travaillent à la deuxième et à la troisième.

La première peut n'être, au début, qu'une ligne d'avant-postes, successivement renforcée en une ligne continue. Quand le terrain le permet, on se contente de points d'appui qui peuvent se flanquer mutuellement. (Terrain rocheux avec de profondes coupures.)

Les fronts sont brisés, par principe, ce qui a pour conséquence d'augmenter les secteurs de flanquement.

Le système des *points d'appui fermés*, abandonné en 1914 et 1915, a été repris en 1916. En montagne, de semblables ouvrages, défendus par une ou deux compagnies et quelques

mitrailleuses, peuvent rendre de grands services. Ainsi, le point d'appui du tunnel de Mesticanesti, sur la voie ferrée de Dorna-Watra à Kimpolung, en Bukovine, résiste depuis huit mois à toutes les attaques des Russes. Les bombardements répétés ont nivelé les ouvrages du sommet. Les abris taillés dans le roc, à la gorge, ont seuls subsisté. Dès que le bombardement commence, la petite garnison s'y réfugie avec ses mitrailleuses. Quand les vagues d'assaut se montrent, les défenseurs réoccupent leurs emplacements et ouvrent le feu. Jusqu'ici, les Russes n'ont pas réussi à déloger la poignée de défenseurs qui occupe cet ouvrage. Ces hommes sont détachés d'un régiment de gendarmes, réputé pour sa bravoure.

Le *type de tranchée* que j'ai rencontré partout est un fossé étroit et non couvert, avec traverses massives et rapprochées. Profil enterré, profondeur 2 mètres au minimum, masse couvrante 4 à 6 mètres.

Le fossé doit être *étroit*, parce que plus il est large, plus il y a de ricochets à l'intérieur et de probabilités de touchés. En outre, la terre des parois a une tendance à s'ébouler à l'intérieur, en rejetant cette terre au dehors le fossé s'élargit peu à peu.

Le fossé doit être *ouvert*, parce que les blindages ne donnent qu'une fausse sécurité, ils ne sont utiles que contre les balles de shrapnels et contre la pluie ; ils rétrécissent le champ de vue. L'homme a l'impression désagréable d'être enfermé. En cas d'irruption de l'ennemi dans la tranchée, et quand le bombardement a bouché les issues, les défenseurs ne peuvent s'échapper.

Les projectiles d'artillerie qui éclatent dans les blindages, ont des effets terribles.

Exceptionnellement, lorsqu'un secteur de tranchée est flanqué ou dominé, on le couvre ; mais il s'agit ici plutôt de masques, d'un camouflage, que d'une couverture effective.

Les emplacements de mitrailleuses sont à ciel ouvert, sauf dans le rocher, si on a le temps et les moyens d'y creuser un abri.

Sur la position du Capul (1661 m.), j'ai vu des niches bétonnées ou creusées dans le roc, directement à côté de l'emplace-

ment ouvert de la mitrailleuse. Dans la tranchée les mitrailleuses sont généralement appuyées à une traverse.

Les traverses sont pleines, et larges de 5 à 6 mètres.

Les *bonnettes* ou créneaux ont disparu. Leur structure régulière était visible de loin.

Les *sacs de sable* n'ont qu'une valeur provisoire (au début de la construction de la tranchée) et dans les rochers, en haute



Position du Capul (1661 m.) au Nord de Kirlibaba.

montagne, quand la terre fait défaut. Ils crèvent sous l'influence du gel et des variations de température et laissent écouler la terre qu'ils contiennent.

Les *abris-couverts* sont de 10 à 30 mètres en arrière de la ligne de feu, avec laquelle ils sont reliés par de courts boyaux. Ces casemates peuvent abriter une à deux sections (Kavernen) ou un groupe (Fuchslöcher). Elles ont toujours deux issues. Six mètres de terre et de pierres sur trois couches de madrier sont considérés comme un minimum.

Les *boyaux de communication* qui relient la première ligne avec les autres sont en zigzags et à ciel ouvert.

Obstacles. — La grande quantité d'*obstacles naturels* qui se trouvent disséminés devant les fronts, en montagne, renforce les positions tout en permettant de simplifier les *obstacles artificiels*.

Les plus employés sont : les *réseaux de fil de fer*, les *avalanches de pierres* (Steinlawinen). L'usage des abatis, des fougasses, des torpilles terrestres, des trous de loups, des champs de mines est exceptionnel.

Une zone d'obstacle peut se diviser en plusieurs lignes. Le nombre de lignes et leur largeur est subordonné au terrain. En général, la zone d'obstacles commence à 50 mètres de la tranchée et s'étend sur une profondeur de 50 à 100 mètres. En forêt, les troncs coupés servent à établir le réseau de fil de fer.

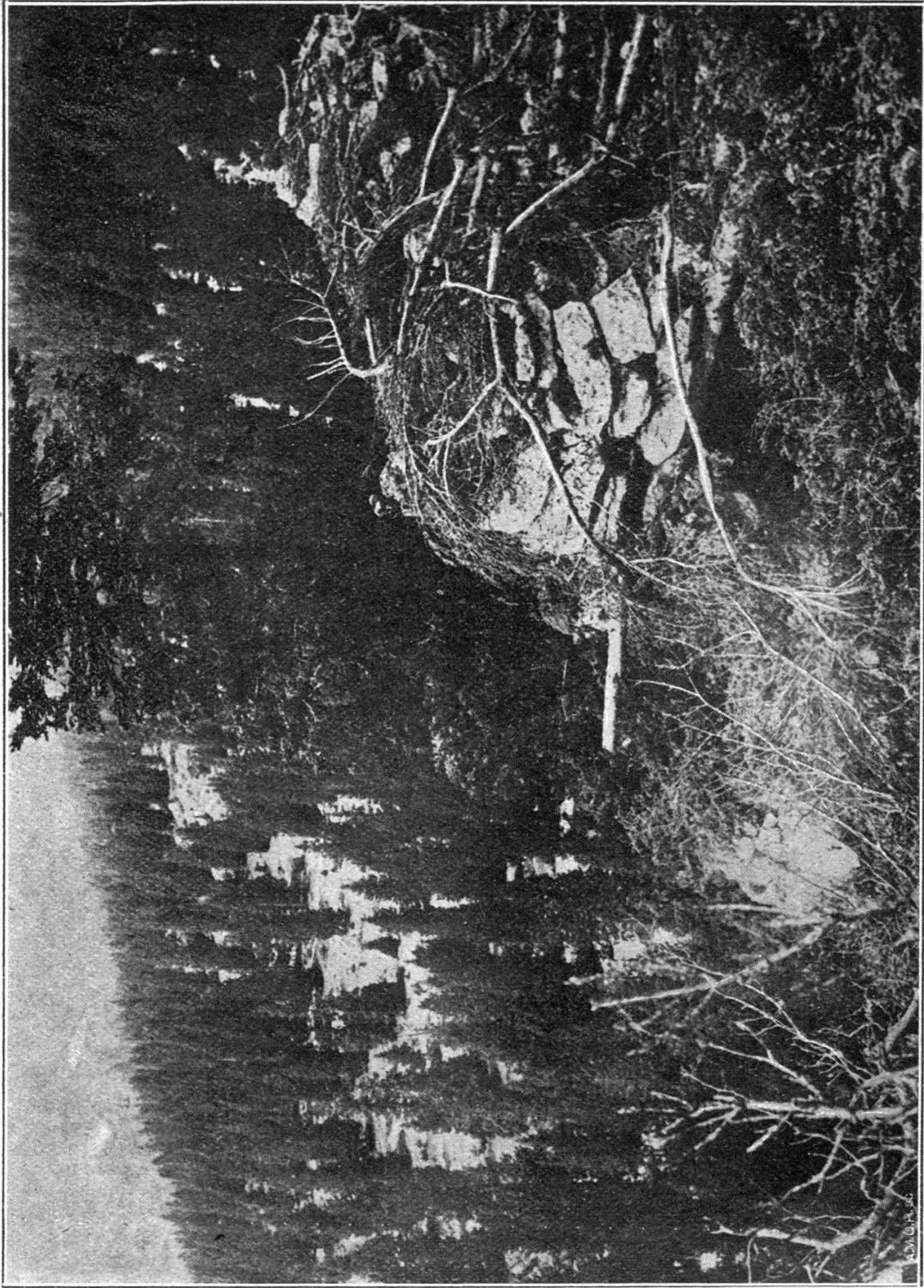
Les *chevaux de frise* (Spanische Reiter) jouent un grand rôle. Ils sont fabriqués facilement sur place par les réserves. Jetés en avant des positions, ils servent à boucher les trous, à rétablir rapidement une ligne d'obstacles bombardée, à couvrir la construction d'une tranchée, à fermer les issues nécessaires à la circulation des patrouilles.

Le long des dévaloirs qui descendent des arêtes, on établit des rangées de fil de fer barbelés, perpendiculaires au front, et formant des compartiments où l'assaillant est canalisé et pris sous le feu de flanc, si il réussit à franchir les premiers obstacles.

On emploie beaucoup le fil de fer non barbelé, fixé à des piquets très courts (20 à 30 cm.), dissimulés dans l'herbe haute, les pierriers, la neige ou les sous-bois. (Falldraht).

L'éloignement des lignes adverses ne permet pas l'établissement des *sapes* pour s'approcher de la position ennemie. Le sol pierreux et les fortes déclivités rendent les travaux de mineurs particulièrement longs et difficiles.

Les routes et chemins vus de l'ennemi sont masqués sur de longs parcours. Le *camouflage* se fait au moyen d'écrans en bois, recouverts de feuillage, affectant la forme « d'arcs de triomphe » quand la route est enfilée par l'ennemi, ou de palis-



Avalanche de pierres prête à fonctionner. (Carpathes boisées.)

sades de 4 à 5 m. de haut sur un des côtés de la route, quand elle est parallèle à la position ennemie.

TRAIN.

L'armée austro-hongroise a adopté comme *modèle unique de voiture* un char de paysan, utilisé dans le pays, qui a fait ses preuves depuis le début de 1915. C'est une sorte de char à échelles, pesant moins de 100 kg., à deux chevaux. Il se conduit du siège. L'écartement des roues est de 1 m., il peut porter 4 quintaux. Réquisitionnés au début, ces véhicules sont maintenant fabriqués par l'Etat.

On commence à employer des chiens comme bêtes de trait.

Dans les Carpathes, le bataillon d'infanterie a 120 chevaux de bât et 12 voitures à bagages.

Pour le transport du fil de fer barbelé, on utilise les voitures du train de combat. En outre, chaque régiment d'infanterie possède 15 voitures, uniquement chargées de fil de fer.

On voit aussi des petites voitures à deux roues et un cheval, au train de combat, assez semblables à nos charrettes de mitrailleuses d'infanterie.

Il régnait un ordre parfait dans les colonnes du train et jusque dans les échelons des plus éloignés du front.

QUESTIONS D'ÉQUIPEMENT ET DE MATÉRIEL.

Tenue d'hiver. — Pour affronter les basses températures de la montagne, en hiver, il faut un équipement spécial. Chez nous, le soldat n'est absolument pas vêtu pour une campagne d'hiver. Tour est calculé pour des services d'été.

Le soldat austro-hongrois reçoit de l'Etat des sous-vêtements en laine (chemises, caleçons, bas). Les capotes et les manteaux sont pourvus à l'intérieur d'une doublure mobile en flanelle ou en fourrure. L'homme est muni, en outre, d'un gilet en peau de mouton, sans manches, qui se porte sous la vareuse. Il a un bonnet en laine grise (passe-montagne) et des gants (moufles).

Les sentinelles, postes, guetteurs, observateurs, portent un bonnet de fourrure, une pelisse qui descend jusqu'aux pieds et se met par-dessus la capote, un manchon suspendu autour du

cou, des chaussures en paille tressée doublée de laine sur les souliers. Ainsi, on évite les accidents mortels dus au froid, qui atteint -25° à -30° , dans les Carpathes.

Coiffure. — La casquette de drap de l'armée austro-hongroise a de grands avantages. Une coiffure molle est seule pratique en montagne. Il faut qu'elle adhère à la tête. Dans un passage difficile, un mouvement brusque pour retenir un képi ou un casque peut coûter la vie à un homme. Les montagnards et les touristes n'ont jamais porté de coiffures rigides. Il serait urgent d'introduire définitivement une coiffure souple et légère dans nos troupes de montagne.

Bandes molletières. — Adoptées par toute l'infanterie, elles ont surmonté, victorieusement, l'épreuve de trois rudes campagnes d'hiver. On y a, par contre, renoncé pour la cavalerie après des essais qui ont donné de très mauvais résultats. La cavalerie a maintenant la *botte* large, à semelle ferrée.

La bande molletière a de sérieux inconvénients pour les troupes montées. Elle s'use vite au frottement, se déroule facilement (surtout chez les conducteurs d'artillerie et les soldats du train). La guêtre de cuir est infiniment préférable. Qu'on s'empresse de rendre les jambières de cuir à nos « tringlots », qui sont affublés, pour le moment, de bandes molletières toujours mal enroulées et en désaccord complet avec leurs jambes.

Auto-cuiseurs. — Dans la guerre de position, les cuisines roulantes sont amenées aussi près que possible de la ligne de feu. Les corvées viennent y remplir leurs auto-cuiseurs (*Kochkisten*), dont toutes les unités sont maintenant pourvues. C'est le seul moyen pour les troupes de première ligne de recevoir la subsistance chaude et, pour les corvées, de ne pas renverser la soupe en route.

Téléférerage. — Des funiculaires aériens permettent de transporter les munitions et les vivres jusque dans les positions les plus élevées. A la 40^e division honved, il y en avait un par secteur de régiment. Ils étaient installés très simplement avec des moyens de fortune : le câble s'enroulant autour d'une grosse roue en bois, horizontale, à chaque extrémité de la ligne. Un cheval suffisait comme moteur.

Nécessité aidant, et d'une façon générale, le sens pratique

des troupes s'est énormément développé. Les hommes ont appris tous les métiers et savent se procurer partout un confort relatif.

OBSERVATIONS SUR LES RUSSES.

Au début de janvier 1917, l'armée de Brussilow était formée de la 8^e armée (général Kaledin) et de la 9^e armée (général Letchinski).

Le manque d'officiers que j'avais constaté en automne 1915, déjà, s'était encore aggravé. Il était très rare de trouver des officiers parmi les morts ou les prisonniers. Les troupes d'assaut étaient conduites par des sous-officiers et par un à deux officiers par régiment ; on sentait qu'il fallait les ménager à tout prix. En Russie, le remplacement des officiers est un problème presque insoluble, parce qu'il n'y a pas de classe moyenne cultivée. Comme partout, les officiers de l'ancienne armée active sont tombés en masse au commencement de la guerre ; ils ont été en partie remplacés par des sous-officiers, souvent illettrés.

Cependant, les réserves d'hommes sont énormes ; les unités sont constamment maintenues à l'effectif.

J'ai été frappé du nombre relativement élevé de déserteurs russes. Chaque fois que je me suis trouvé en première ligne, j'ai vu arriver des petits groupes de soldats sans armes qui levaient les mains d'aussi loin qu'on pouvait les apercevoir. Les Autrichiens les distinguaient facilement des patrouilles et les laissaient approcher sans leur tirer dessus. J'ai interrogé plusieurs hommes du 23^e corps du Turkestan. Mais cette constatation n'empêche pas les Autrichiens d'avoir une haute opinion de la valeur de leurs adversaires. Le Russe reste un soldat splendide.

EMPLOI DE LA CAVALERIE DANS LA GUERRE DE POSITION.

Le secteur Jacobeny, Dorna-Watra, était occupé par plusieurs divisions de cavalerie qui combattaient dans les tranchées, après avoir joué leur rôle comme cavalerie indépendante en octobre 1916. Ces divisions, renforcées de mitrailleuses (12 par régiment), et d'artillerie à cheval, sont organisées de façon à pouvoir mettre en ligne le plus grand nombre possible de mousquetons, tout en conservant leur caractère et leur mobilité. Quand les fronts s'immobilisent, dans chaque régi-

ment, formé à 6 escadrons, trois escadrons gardent leurs chevaux à proximité (*Reiterabteilung*), les trois autres escadrons renvoient leurs chevaux à l'intérieur du pays (*Schützenabteilung*). Ces chevaux sont utilisés aux travaux agricoles.

Les hommes des *Reiterabteilungen* conservent leur équipement de cavalier, de façon à pouvoir reprendre le service d'exploration d'un moment à l'autre. Ils auront alors, de nouveau, l'espace et l'inconnu devant eux. Cette perspective leur aide à supporter la monotonie de la vie dans les tranchées. Une division de cavalerie peut ainsi mettre 4000 mousquetons en ligne.

Les hommes des *Schützenabteilungen* sont équipés comme des fantassins. Ils ont le *Rucksack* et les bandes molletières au lieu de bottes.

Tous conservent, cependant, l'uniforme et les insignes de la cavalerie, la courte pelisse hongroise, le dolman à brandebourgs.

A cheval, le cavalier porte le mousqueton en bandoulière, il ne peut être fixé à la selle.

La *cavalerie divisionnaire* reste toujours employée comme cavalerie.

Le prestige de l'arme sortira renforcé de cette guerre : la cavalerie prouve qu'elle peut combattre aussi bien à pied qu'à cheval. Cependant, les vrais cavaliers ont horreur du terme « d'infanterie montée » qui signifie pour eux : infanterie de qualité inférieure et cavalerie médiocre. Actuellement, en Autriche-Hongrie, l'instruction du tir est poussée très loin dans les dépôts de cavalerie, tout en conservant la place d'honneur à l'équitation, en développant le côté sportif, les qualités de hardiesse et de mordant qui ont toujours été à la base des vertus cavalières.

V.